

## Esthétique ordinaire et formes de vie urbaine

journée co-organisée par Sandra Fiori et Nathalie Simonnot

Cette deuxième journée s'intéresse à la question des ambiances en termes d'esthétique. Plusieurs postures fondatrices des recherches développées au Cresson en constituent le point d'ancrage initial : le sensible -dans ses interactions avec le social- comme mise en forme de la vie urbaine, la construction *in situ* d'une expérience partagée et, plus largement, l'attention portée à l'ordinaire et au quotidien. De manière plus précise, plusieurs des travaux dirigés par Jean-François Augoyard seront présentés et discutés au cours de la matinée. La réflexion et les enquêtes de terrain menées sur les actions artistiques en espaces publics<sup>1</sup> forment en cela une entrée en matière particulière sur la question du dépaysement : s'intéressant à des créations in-situ (spectacles de rue) qui mobilisent aussi bien l'espace construit que l'interaction avec le public, de tels travaux montrent les processus par lesquels les nouvelles formes de pratique artistique révèlent le potentiel esthétique de l'espace public<sup>2</sup>, en même temps qu'elles opèrent une déstabilisation du quotidien.

La question de l'esthétique telle qu'elle est abordée ici n'entend toutefois s'en tenir ni aux mondes de l'art -fussent-ils non conventionnels- ni aux traditions de la philosophie du beau, du jugement de goût ou des théories de la réception. Prenant appui sur des travaux déjà anciens (John Dewey) ou plus récents (Richard Shusterman et Arnold Berleant), le propos est d'interroger l'esthétique sous un jour plus pragmatique, qui accorde au sensible, à la composante perceptive de l'expérience, un rôle actif dans le rapport que chacun entretient à son environnement et aux autres, à la fois mode de connaissance et forme d'engagement au monde. Repartant de là, la journée est surtout l'occasion d'ouvrir le débat à d'autres travaux, de recherche ou artistiques, qui traitent de la question de l'esthétique sous l'angle de l'expérience sensible *de* et *dans* la ville.

Comment chacun, sous sa propre discipline, s'empare-t-il de cette approche pragmatique de l'esthétique ? Avec quels référents théoriques ? Qu'est-ce qu'implique et apporte l'entrée par l'expérience esthétique pour qui étudie l'architecture, l'espace public ou l'environnement sensible ? Que permet-elle de révéler en termes d'enjeux, pour les domaines de la conception et de la création mais aussi en termes de contribution à une pensée critique sur les conditions, les modalités et les formes par lesquelles la ville reste aujourd'hui -ou non- un espace partagé ?

Les échanges porteront aussi sur les méthodes : comment saisir et rendre compte de l'expérience esthétique ? Comment s'exprime-t-elle ? Quel vocabulaire la décrit-elle ? Où commence l'expérience esthétique ? Quel rôle l'imaginaire et les représentations jouent-ils ? Comment se distribuent et interagissent compétences expertes et compétences habitantes ?

Enfin, la question des terrains, plus qu'une entrée attendue sur la question du dépaysement, permet-elle sans doute de ressaisir plusieurs des perspectives de discussion ici amorcées : si l'anthropologie contemporaine a décrit la mort de l'exotisme<sup>3</sup>, quels sont les lieux (de l'ordinaire) qui accueillent aujourd'hui le dépaysement ? Plus que des lieux, ne s'agit-il pas plus d'événements et de situations ? Quel rôle l'implication ou la distance (géographique, culturelle, sociale...) que le chercheur entretient avec son objet joue-t-elle dans l'appréhension et la saisie de ce qui peut être considéré comme dépayasant ? Le chercheur ou l'artiste n'est-il pas parfois pris au piège de certains terrains qui, à force d'études, se trouvent rapidement banalisés ? Comment à l'inverse se saisir de nouveaux terrains et en repérer les potentiels de réenchantement ?

---

1 Augoyard J.-F., avec Martine Leroux et Catherine Aventin, "Médiations artistiques urbaines", Grenoble, Cresson, 1998 ; Augoyard J.F. *Actions artistiques en milieu urbain. A l'écoute d'une épiphanie sonore*. Grenoble, CRESSON/Plan-Urbain, 1994. Pour une synthèse : Augoyard J.-F. « L'action artistique dans l'espace urbain », in Metral J. (éd.), *Cultures en Ville ou l'art du citoyen*, Paris, éd. De l'Aube, 2000, p. 14-23.

2 Aventin C., *Les espaces publics urbains à l'épreuve des actions artistiques*, thèse de doctorat sous la direction de J.-F. Augoyard, Université de Nantes, 2005.

3 Voir notamment les travaux de Marc Augé, dont : Bessis Raphaël, *Dialogue avec Marc Augé autour d'une anthropologie de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2004.

*Séminaire « Ambiances en partage : expériences du dépaysement »*

## ***Journée Esthétique ordinaire et formes de vie urbaine***

*Grenoble, Cresson, 30 avril 2009, 10h-17h30*

*co-organisé par Sandra Fiori (CRESSON) et Nathalie Simonnot (CERMA)*

### **Programme**

Accueil au laboratoire Cresson : 9h30 – 10h

MATINEE 10h – 13h

10h00 Présentation du séminaire et de la journée

Jean-Paul Thibaud	Directeur de recherche CNRS-CRESSON Responsable du Réseau International Ambiances
Sandra Fiori	Urbaniste, maître-assistante et chercheuse au CRESSON (MCC CNRS 1563)
Nathalie Simonnot	Historienne de l'art, chercheuse au CERMA (MCC CNRS 1563)

10h15 *La dimension esthétique des ambiances*

Jean-François	Augoyard Philosophe, urbaniste, musicologue, Directeur de recherche CNRS-CRESSON
---------------	---

11h00 Discussion et mise en perspective

Olivier Soubeyran	Professeur à l'Institut de Géographie Alpine, Grenoble 1
Rozenn Canevet	Doctorante en esthétique et sciences de l'art, Université Paris 8

12h00 Débat

Textes présentés et discutés :

Augoyard J.-F., « La dimension esthétique en partage », actes du colloque de Cerisy *Espaces publics : esthétiques de la démocratie*, sous la dir. d'Isaac Joseph, Cerisy-la-Salle, 23-30 juin 1993

Augoyard J.-F., « L'action artistique dans l'espace urbain », in Métral Jean (ed.), *Cultures en ville ou de l'art et du citoyen*, la Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2000, p. 14-23.

Augoyard J.-F., « Vers une esthétique des ambiances », in Amphoux P., Chelkoff G., Thibaud J.-P. (éds), *Ambiances en débats*, Bernin, La Croisée, 2005, chapitre 1.

DEJEUNER 13h – 14h

APRES-MIDI 14h – 17h30

Julie Desprairies	Chorégraphe, compagnie Desprairies
Corinne Pontier	Directrice artistique du collectif Ici-Même (Grenoble)
Martine Bouchier	Professeur d'esthétique, chercheur à LOUEST (MCC - CNRS)
Rainer Kazig	Géographe, Institut de géographie de l'Université de Bonn
Marc Breviglieri	Sociologue, Groupe de Sociologie Politique et Morale (EHESS)

Durée de chaque intervention : 20 mn

Débat animé par Sandra Fiori, Nathalie Simonnot et Jean-Paul Thibaud

## Synthèse de la journée

# Esthétique ordinaire et formes de vie urbaines

Sandra Fiori et Nathalie Simonnot

Faire travailler deux objets fondamentaux de la recherche sur les ambiances, le sensible et l'ordinaire, à partir de l'esthétique. Telle est la proposition à laquelle conviait cette deuxième journée du séminaire « ambiances urbaines en partage : expériences du dépaysement » qui, tout en prenant appui sur plusieurs postures fondatrices du laboratoire Cresson<sup>4</sup>, était conçue comme l'occasion d'élargir le débat à d'autres voix, scientifiques et artistiques.

Loin de s'en tenir aux mondes de l'art -fussent-ils non conventionnels- et à l'esthétique dans ses acceptations traditionnelles, le propos<sup>5</sup> était d'interroger l'esthétique sous un jour plus pragmatique, qui accorde à la composante perceptive de l'expérience un rôle actif dans le rapport que chacun entretient à son environnement et aux autres, à la fois mode de connaissance et forme d'engagement au monde.

En ce sens, comment l'ordinaire, au fondement d'une culture urbaine commune, est-il l'objet de pratiques esthétiques ? Sous ces conditions, que recouvre l'expérience esthétique ? Comment s'exprime-t-elle ? De quelles manières l'esthétique s'enracine-t-elle dans le sensible ? De même, comment chacun, avec sa propre discipline, s'empare-t-il d'une approche pragmatique de l'esthétique ? Quels enjeux révèle-t-elle pour les domaines de la conception et de la création ? En quoi peut-elle contribuer à une pensée critique sur les conditions et les formes par lesquelles la ville reste aujourd'hui -ou non- un espace partagé ?

A cette série de questions, la thématique du dépaysement, qui s'oppose a priori à l'univers du banal, du familier, du routinier, constituait une manière particulière de pousser la réflexion sur l'esthétique *ordinaire* dans ses retranchements. A ce titre, par quels processus, sous quelles configurations bascule-t-on de l'ordinaire dans l'extra-ordinaire ou plus simplement dans le non-ordinaire ?

La synthèse que nous proposons ici suit finalement d'assez près le déroulement chronologique du séminaire. Au-delà de la commodité descriptive ou d'une cohérence du programme a priori, ce parti-pris cherche à rendre directement compte des problématiques et thématiques transversales qui ont émergé de la mise en débat des exposés de chaque demi-journée. Ce mode de restitution est loin d'épuiser les sujets ou les pistes abordés au cours de la journée, tant les interventions, malgré -ou grâce à- la diversité d'objets de travail et d'horizons disciplinaires représentés, se répondent parfois de manière très surprenante les unes par rapport aux autres. En cela invitation est faite au lecteur d'écouter les exposés

---

<sup>4</sup> Le sensible -dans ses interactions avec le social- comme mise en forme de la vie urbaine, la construction in situ d'une expérience partagée et, plus largement, l'attention portée à l'ordinaire et au quotidien.

<sup>5</sup> Redevable à des travaux déjà anciens (J. Dewey) ou plus récents (R. Shusterman et A. Berleant)

et débats<sup>6</sup> afin de tisser par lui-même d'autres liens féconds entre les propos de chaque invité.

### **Esthétiques au pluriel**

C'est plutôt sur un mode indirect que la thématique du dépaysement fut convoquée au cours de la matinée. Organisée autour des travaux et réflexions de Jean-François Augoyard, elle fut plutôt consacrée à discuter le cadre d'une esthétique des ambiances, d'un point de vue à la fois théorique, épistémologique, et opératoire. A ce titre, les questions de *l'intentionnalité* et de *l'attentionnalité* apparaissent comme un des axes transversaux à travers lequel émergent *des* esthétiques.

#### *Vers une autonomie des atmosphères ?*

L'intervention introductive de Jean-François Augoyard est à resituer dans un parcours de recherche qui, en une vingtaine d'années, est passé de la conviction que l'ambiance est affaire d'esthétique -dans la mesure où elle s'enracine dans le vivre et le faire-, à l'hypothèse d'un enracinement de l'esthétique dans les questions d'atmosphère.

La posture défendue est celle d'une "esthétique pré-réflexive", qui entretient une relation fondamentale à la sensibilité, donc à la corporéité. Cette posture opère en particulier un déplacement de la question esthétique : des théories de l'intentionnalité développées *dans* et *pour* les mondes de l'art vers une théorie des conduites esthétiques s'attachant plutôt aux formes de l'attentionnalité.

Le rôle que jouent les régimes d'attentionnalité, souvent considérés comme secondaires, dans les processus de conduites esthétiques, se trouve notamment étayé par des travaux empiriques<sup>7</sup>, qui montrent que la perception esthétique de l'architecture ordinaire ne s'exprime pas nécessairement sous la forme d'énoncés, de jugements, mais aussi sur le mode de la bribe, de l'étonnement, de l'exclamation..., relevant ainsi d'un niveau infra-réflexif qui, pour Jean-François Augoyard, "est précisément celui des ambiances".

Du point de vue théorique, la proposition d'une esthétique qui s'attache aux objets dans leurs modes d'apparaître se réfère en particulier aux travaux de deux philosophes allemands contemporains, Martin Seel et Gernot Böhme. S'intéressant aux situations de brèches, de moments critiques, d'attention flottante ou de sentiment flou de présence aux autres, et plus généralement aux formes de perception qui relèvent de l'indétermination, l'"esthétique de l'apparition" développée par Martin Seel rattache l'atmosphère à une conscience sensori-émotionnelle. Cette focalisation sur la sensation naissante et son indétermination se retrouve chez Gernot Böhme à travers un intérêt particulier porté à de "drôles d'objets" (tels que les nuages, le son...) qui, échappant aux catégorisations classiques (la masse, la stabilité, et plus largement l'espace euclidien), engagent au contraire nos émotions -considérées comme "des atmosphères vécues"-, au point de tendre à faire disparaître les limites entre le percevant et le perçu, le sujet et l'objet.

---

<sup>6</sup> <http://www.ambiances.net/?p=330>

<sup>7</sup> Augoyard Jean-François (dir.), Leroux Martine et alii. L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture, tomes 1 et 2, Grenoble, CRESSON, 2003.

Poussant la théorie des ambiances du côté d'une équivalence entre l'esthétique et l'atmosphérique, les travaux de Seel et de Böhme ont aussi pour intérêt de spécifier les passages, glissements et reconfigurations possibles entre une *esthétique de l'ordinaire*, dont l'objet est de saisir ce qui, dans l'ordinaire de l'urbain, relève de l'expérience esthétique, et une *esthétique ordinaire* qui, plaçant le corps sentant au centre de toute expérience, se définit comme forme fondamentale de toute perception humaine.

En ce sens, c'est par l'introspection dans les fondements mêmes de la perception que ressurgit la question du dépaysement. Fabienne Martin Juchat l'aborda en particulier sous l'angle de l'empathie, en référence aux connaissances récentes qu'apportent les sciences cognitives sur les processus d'articulation entre cognition sensorielle, émotions et reconstruction symbolique langagière. Dans cette perspective, l'émotion peut être appréhendée comme ce qui amène à "se mettre à la place de ", à changer le regard qu'on porte sur un objet, et permet en cela de penser l'empathie en terme de "déplacement". Engageant la relation du sujet à un objet ou à un dispositif, l'émotion constitue en même temps la condition d'une expérience partagée.

La possibilité de la surprise, la sensibilité au momentané et à l'accident, ainsi que l'exploitation des brèches qui "nous arrachent à l'ordinaire" se trouveront illustrées à différents moments de la journée. Sous la forme d'expériences artistiques, comme par exemple dans les espaces conçus par Anthony McCall et présentés par Rozen Canevet, où le travail de la lumière trace un parcours qui sollicite le corps du spectateur dans toute sa sensorialité, en même temps qu'il institue un temps qui n'est jamais le même, selon l'orientation du soleil ou le flux des visiteurs. Sous la forme aussi d'expériences proprement urbaines, comme le montre cette situation décrite par Rainer Kazig d'un cheminement nocturne dans un souterrain piéton qui, de désagréable, se transforme en surprise esthétique et "dépaysement intérieur" grâce au transport dans l'imaginaire cinématographique. On pense, à ce titre encore, à l'enquête menée par Marc Breviglieri sur les maraudes du Samu Social, qui témoigne des compétences sensibles déployées par les travailleurs sociaux pour entrer en contact avec des sans-abri profondément ensommeillés par l'ivresse ou le froid.

#### *Des usages de l'esthétique des ambiances*

Reprenant la question du caractère fondamentalement accidentel des atmosphères développée par Jean-François Augoyard et se situant d'emblée dans la perspective de "l'aménageur", l'intervention d'Olivier Soubeyrand interrogeait à sa manière les effets de la théorie des ambiances comme modèle de connaissance et comme modèle d'action. En ce sens, en quoi les ambiances contribuent-elles à penser -sinon à résoudre- le paradoxe auquel sont soumis les aménageurs, dont les stratégies reposent sur la fabrication d'usages attendus (le "faire faire"), mais sont en même temps toujours soumises à l'incertitude ?

Alors que l'efficacité d'un modèle stratégique repose sur ce qui lui échappe (la possibilité et l'effectivité des pratiques de détournement en étant bien souvent la condition d'acceptation), qu'ont à dire les ambiances sur l'amélioration des conditions d'efficacité d'un

aménagement, c'est-à-dire ici sur la prévisibilité des comportements, indispensables la survie du projet ?

Plus qu'à une opposition entre vécu et conçu, c'est à un parallèle entre théorie des ambiances et pensée du risque et de l'incertain qu'invite la réflexion d'Olivier Soubeyran : en un mot, comment le caractère accidentel contenu dans la notion d'ambiance peut-il alimenter les disciplines de l'action, dont l'objet porte sur la compréhension de l'action non intentionnelle ?

La contribution de Fabienne Martin Juchat s'inscrivait quant à elle dans une mise en regard entre ambiances et communication. D'un point de vue théorique, la confrontation des concepts utilisés dans les deux champs tend à conforter l'hypothèse d'une distinction possible entre *atmosphère*, située du côté de l'affect, et *ambiance*, qui relèverait du nommable et de la construction sociale.

La question des ambiances intéresse aussi directement les pratiques de la communication et du marketing : d'un côté, les univers construits de notre modernité nous placent dans des situations de plus en plus courantes d'immersion dans des objets, ou plutôt dans des dispositifs ; de l'autre, la communication, prise dans une course à l'attractivité et à la quête d'identité, a fini par épuiser les ressorts des médias par saturation visuelle, et investit désormais les lieux et l'urbain.

Et si c'est alors bien plutôt d'ambiances que s'occuperait aujourd'hui le marketing (territorial, sensoriel), force est de constater, pour Fabienne Martin Juchat, que dans ce domaine s'est instaurée, par excès de scénarisation, une "construction sociale de l'ennui". Comment alors favoriser un entre-deux, entre une demande de préfiguration totale et la possibilité d'appropriations et de détournements capables de produire de la surprise ?

Si cette question rejoint celles posées par Olivier Soubeyran, l'intervention de Martine Bouchier sur l'esthétisation de l'espace public s'en est aussi fait l'écho. Sous des formes entremêlant pratiques artistiques, pratiques culturelles et fêtes populaires, se multiplient ces dernières années les grands événements du type "nuit blanche", sorte de "version édulcorée des événements manifestes du XXe siècle" où, à la transgression portée par les expressions artistiques spontanées, s'est substituée une perspective de "bonne gouvernance". Ces événements témoignent en effet d'un marketing urbain qui s'est aussi emparé de l'art contemporain et de sa puissance iconique pour mettre en scène la ville, en (re)construire et gérer, selon les cas, un imaginaire, un patrimoine...

Un des intérêts de l'étude de ces formes d'instrumentation de l'art contemporain par les politiques publiques est en particulier de montrer les effets du recours à la médiation et au "spectatorat" dans le processus conjoint de mise en scène des lieux urbains et de prise en charge des actions à faire réaliser au public. En témoigne ainsi la figure du "jeu de piste" qui, tout en faisant déambuler le spectateur et nécessitant de sa part "stratégie, acuité et persévérance", prédétermine, par le tracé des lieux à visiter, le parcours à suivre et le point de vue à porter sur les espaces et les œuvres exposées.

## Formes et figures du dépaysement

Plus directement consacrée à l'exposé d'études de cas et d'expériences artistiques, la deuxième partie du séminaire a en particulier permis de faire émerger plusieurs formes de dépaysement.

### *Etre dépaycé sans se déplacer*

Le parcours chorégraphique conçu par Julie Desprairies en 2006 pour le quartier des gratte-ciel de Villeurbanne près de Lyon, construit sur la mise en résonance formelle entre l'architecture et les corps qui l'habitent le temps du spectacle, cherchait à réactiver la mémoire des lieux et les conceptions urbanistiques à l'origine du quartier. Créer des liens avec des territoires est aussi le propos de Thomas Hirschhorn, dont le *musée précaire Albinet* fut présenté par Martine Bouchier comme une forme de résistance à la spectacularisation de l'espace public : pendant 2 mois, en 2004, l'artiste installa, au pied d'une cité HLM de la banlieue parisienne et avec la collaboration des habitants, un lieu d'exposition, de conférences et d'ateliers autour d'œuvres majeures de l'art du XXe siècle.

Dans les travaux de recherches qu'il mène sur la perception esthétique de la ville et dans la ville, Rainer Kazig s'intéresse quant à lui aux pratiques de la vie quotidienne qui engagent une forme d'attention esthétique : le rituel d'une visite patrimoniale entre amis, l'esthétisation de lieux urbains désagréables par référence à un imaginaire cinématographique, ou encore la "résonance culturelle" recherchée à travers l'immersion dans l'ambiance de certains bars branchés, apparaissent alors comme des pratiques esthétiques qui possèdent certains traits communs avec les expériences proposées par les interventions artistiques précédentes.

Les interventions de Julie Desprairies, Martine Bouchier et Rainer Kazig se rejoignent en effet en ce qu'elles convoquent une forme de dépaysement sans déplacement, qui permet de revisiter ou conforter un lieu. Les expériences qu'ils évoquent s'ancrent sur des territoires, des populations, des usages installés ; elles procèdent moins par transformation radicale du quotidien que par son décadage : référenciation et mise à distance imaginaire de la situation, poétisation du lieu par la mise en vue d'éléments architecturaux passés inaperçus, composition avec la sociabilité ordinaire (processus de co-construction de l'œuvre avec les habitants, ritualisation ou simple co-présence)... En ce sens, à une exploitation des "potentiels esthétiques"<sup>8</sup> d'un lieu correspond aussi, comme l'a souligné Marc Breviglieri, "un travail d'amplification de l'espace d'usage commun de la ville".

La volonté de Julie Desprairies de susciter la confusion, de brouiller la frontière entre danseurs et passants, témoigne particulièrement d'une esthétique du diffus, qui conduit à être touché par ce qu'on n'attendait pas ou par ce qu'on ne voyait plus, et à "basculer" dans l'expérience esthétique de manière parfois imperceptible, sur le mode de la surprise, de la résonance.

Cette forme de dépaysement engage donc aussi à sa manière la question de l'attention et du temps. Si l'inscription prolongée dans le lieu est un trait commun au travail de Julie

---

<sup>8</sup> Notion empruntée aux travaux de Catherine Avenir. Voir Avenir C., *Les espaces publics urbains à l'épreuve des actions artistiques*, thèse de doctorat sous la direction de J.-F. Augoyard, Université de Nantes, 2005.

Desprairies ou de Thomas Hirschhorn, l'expérience esthétique proprement dite naît plutôt de l'immédiateté de la situation et tient à la possibilité de l'accident<sup>9</sup>. Ce qui fait événement rejoint alors d'une certaine manière la notion d'*épisode esthétique* mise en avant par Rainer Kazig à partir de la pratique ordinaire de la ville. Empruntée à Gerhard Schulze<sup>10</sup>, cette notion d'épisode présente ici l'intérêt de pointer comment, dans un cadre banal ou artistique, sont susceptibles de se constituer des temporalités partagées et, par là même, des formes de réactivation d'appartenance à un groupe ou à un territoire.

La construction du dépaysement dont il est ici question pourrait finalement se décrire, pour reprendre le mot d'Henry Torgue, sous la forme d'un *repayement*.

#### *Dépaysements à soi-même et aux autres*

Bien que relatives à des contextes très différents, les interventions de Corinne Pontier et de Marc Breviglieri ont elles aussi soulevé des réflexions convergentes, renvoyant, chacune à sa manière, à la production de situations "extrêmes" dans un contexte urbain. D'un côté, l'observation, par Marc Breviglieri, du travail effectué par les maraudes nocturnes du Samu Social s'intéresse aux états-limites (ébrüité, grand froid, sommeil profond) et aux situations d'insensibilité dans lesquels se retrouvent, dans les rues de Paris, les sans-abris. De l'autre, "se rendre étranger chez soi" et disparaître au sein de son propre univers quotidien est l'expérience que cherchait à provoquer le collectif artistique Ici-Même en traversant, à pied et en 3 semaines, l'agglomération grenobloise<sup>11</sup>.

Comme l'a souligné Jean-Paul Thibaud, ces deux contributions interrogent le versant pragmatique de l'esthétique, ouvrant des pistes pour une "esthétique de l'existence". En ce sens, toutes deux renvoient à une sorte de dépaysement en creux, fondé sur le manque, l'absence. En ce sens aussi, les états de brèche dont il est ici question (se mettre en danger, mettre en mouvement l'insensibilité...) n'engagent pas tant le rapport à un milieu que la relation à soi-même et aux autres -l'expérience imaginée par Ici-Même se rapprochant d'une forme de "dépaysement intérieur" qu'évoquait Rainer Kazig-

Sur un mode différent dans les deux cas, le temps joue un rôle important : alors que les travailleurs sociaux saisissent les opportunités de communication avec les sans-abris dans un format temporel qui est celui de l'interaction sociale, les brèches recherchées par Ici-Même se déploient dans le processus de ralentissement qu'offre le voyage à pied.

Ce que mettent en évidence les deux contributions est aussi le *travail* du dépaysement. Pour le collectif artistique, ce travail prend appui sur un ensemble de protocoles et de contraintes qui reproduisent les conditions du voyage (partir sac à dos, dormir chez l'habitant, communiquer par cartes postales...). Dans le cas des maraudes, c'est sous la forme des compétences, du "tact" déployé par les travailleurs sociaux pour "faire renaître l'étincelle du sensible" que se manifeste le processus : sourire, porter le sans-abri sans l'agripper, le rasseoir dignement... La vocation partagée avec l'esthétique est alors de

---

<sup>9</sup> Qui, chez Thomas Hirschhorn, correspond à un refus de la médiation culturelle et institutionnelle.

<sup>10</sup> Schulze, Gerhard 2000: *Die Erlebnis-Gesellschaft. Kultursoziologie der Gegenwart*. Frankfurt/Main; New York, p. 98-102.

<sup>11</sup> "Les paysages étaient extraordinaires", 2004.

"travailler avec la matière corporelle", de chercher "à ouvrir des mondes de perception" et donc à "faire surgir un espace où la sensation advient".

De plus, même si l'espace urbain et sa mise en ambiance ne constituent pas la source du dépaysement (notamment, les actions d'Ici-Même n'ont pas pour objet la transformation d'un lieu), celui-ci joue pourtant davantage qu'un rôle de contexte. Dans les deux cas, c'est bien en effet -aussi- la ville qui permet au processus esthétique de se déployer. En particulier, "la texture mouvante de la ville", qui constitue pour Marc Breviglieri l'arrière-fond majeur de l'activité professionnelle du Samu Social, permet, au cours des maraudes, de déjouer l'atmosphère normative de l'Assistance Publique en créant des espaces et des moments de contiguïté sensible entre travailleurs sociaux et sans-abris.

La sensibilité aux ambiances urbaines fonctionne ainsi comme un ensemble de ressources : des ambiances là encore diffuses mais qui, à leur manière, font de la ville "une force de configuration" (Henry Torgue).